Ferrante FERRANTI

Transcription de la conférence de M. Ferrante Ferranti,
le 28 octobre 2008, à la Villa Kérylos, à Beaulieu-sur-mer.

LA POÉTIQUE DES RUINES ET LE MÉTISSAGE CULTUREL

La transcription d'un itinéraire artistique autour de l'esprit des ruines vient apporter à ces journées un éclairage que je placerai sous le signe de l'héritage. Les photographies que j'analyserai avec vous s'inscrivent pour moi dans un système d'échos, de résonances.

Je suis né « métis », de père sicilien et de mère sarde, à Annaba en Algérie, l'antique Hippone de Saint-Augustin. Nous devons croire à la force de la mémoire en nous, à l'énergie qu'elle impulse. Je voudrais évoquer avec vous un souvenir fondateur de ma vocation d'artiste (vocation longtemps contrariée, on m'affirmait de tempérament scientifique, j'avais la passion des mathématiques.) : j'ai onze ans, le professeur de dessin nous propose de figurer un paysage imaginaire. Mon dessin représente des colonnes, des chèvres, un chevrier et je l'intitule spontanément « les ruines de Persépolis ». Ce nom « Persépolis » me semble magique et je ne sais quel livre ou quel enseignant l'a semé en moi. C'est sans doute pour percer ce mystère porté pendant des décennies que j'ai écrit, en 2003, *Lire la photographie* (Bréal) et, en 2005, *l'esprit des ruines* (Editions du Chêne), voyage dans l'antiquité, mais aussi dans mon imaginaire artistique.

En guise d'introduction, je vous exposerai les lignes de force de mon esthétique à travers des photographies et des tableaux qui me tiennent à cœur, puis nous embarquerons pour un voyage autour de la Méditerranée, avant de conclure avec Piranèse qui est mon maître et synthétise ma vision des ruines.

1. Rencontres sensibles

A l'origine de ma réflexion se trouve l'idée que l'image doit être perçue par les sens avant d'être lue comme un texte. Cette notion d' « écriture avec la lumière »- étymologie de la photographie- est passée pour moi par un itinéraire jalonné de rencontres.

Ainsi ai-je découvert le temple d'Apollon Épicourios de Bassae, à 8 km au Nord Ouest de la cité antique de Phigalie. C'est une phrase dans un manuel d'archéologie qui m'a « mis en marche », m'a conduit par son énergie jusqu'en Grèce. J'avais 20 ans, sac à dos, je voulais contempler et photographier le premier chapiteau corinthien de l'histoire. Cette première expérience sensible fut une déception : le temple était en restauration, défiguré par des échafaudages (photo p.8 de *L'esprit des ruines*), et le chapiteau transporté dans un lointain musée.

Plus tard, au Musée gréco-romain d'Alexandrie, quelle émotion de déchiffrer les noms de Cléopâtre et Ptolémée sur ce panneau de bois (p.38 et 39 de *L'esprit des ruines*) qui n'est pas sans évoquer la Pierre de Rosette qui a permis à Champollion de déchiffrer les hiéroglyphes. Mais au-delà du déchiffrement, ce qu'il convient de transmettre à vos élèves, c'est cet héritage égyptien, grec et latin, qui fonde notre culture.

Toujours à Alexandrie, c'est l'idée de renaissance que j'ai rencontrée sur le tombeau présumé d'Alexandre le Grand. Son corps aurait été rapatrié de Babylone à Alexandrie (en 331 av. J.C.). Le vestibule du tombeau, protégé par des grillages que je transgresse, est d'albâtre (photo p.65 de *L'esprit des ruines*). Au creux de ce bloc, un nid avec un œuf : l'émotion ressentie à ce spectacle confirme l'idée suggérée par vos élèves que les ruines invitent à une réflexion sur l'avenir. Cet œuf, surprenante rencontre, me rappelle le mythe du Phénix qui renaît de ses cendres.

Dans un autre registre et dans un autre lieu, en 2004, aux Musées de la Cour d'or de Metz, l'œuvre de deux peintres (François de Nomé, architecte visionnaire, et Didier Barra, spécialiste de vues panoramiques, originaires de Metz et installés à Naples) m'a bouleversé. Ils se sont cachés sous le nom de Monsù Desiderio et leur vie est très mal connue (début du XVIIème siècle). Je fréquente depuis mon adolescence les Musées et ce tableau de Monsù Desiderio, *Incendie de Troie et fuite d'Enée* (reproduction p.24 de *L'esprit des ruines*), a le génie de nous transporter dans l'instant même de la destruction. Mais il annonce dans le même temps les découvertes de Schliemann au début du XIXème siècle. La ruine nous offre ainsi un regard rétrospectif autant que prospectif.

Dans cette continuité, le tableau d'Hubert Robert (1733-1808), *Vue imaginaire de la Grande Galerie du Louvre en ruine* (1796), est, au même titre que celle de Monsù Desiderio, une œuvre visionnaire. En effet, ce tableau (reproduction photo p.80 de *L'esprit des ruines*) nous rappelle que la ruine nous révèle nos racines, mais aussi nous projette vers l'avenir. Il s'agit d'une « vue imaginaire » en ruine d'un lieu qui n'existe pas encore ! Plus extraordinaire : Hubert Robert, peintre du Roi, propose une solution technique (l'ouverture zénithale) qui ne sera réalisable qu'au XIXème siècle. Tout est associé dans ce chef d'œuvre : l'*Apollon du Belvédère*[1], modèle absolu d'harmonie et d'équilibre, qu'un artiste est en train de copier, la tête de Minerve, déesse de la sagesse, *l'esclave endormi* de Michel-Ange (1513-1515), la vie quotidienne qui se poursuit à travers les ruines.

1 L'*Apollon du Belvédère* est une copie romaine en marbre de l'époque antonine, d'après un original grec en bronze habituellement attribué à Léocharès, sculpteur de la deuxième moitié du IVème siècle av. J.-C.

Hubert Robert (1733-1808) *Vue imaginaire de la Grande Galerie du Louvre en ruine (1796)*

Antiquité, Renaissance et avenir s'unissent dans cette œuvre qui nous invite à méditer sur le temps et sur la pérennité de l'art. Cet *Apollon du Belvédère*, je le retrouve en Russie (photo p.240 de *L'esprit des ruines*), dans le parc du château impérial à Pavlovsk, se dressant au milieu d'une fausse ruine (1780), qui témoigne du retour à l'antique des artistes néo-classiques.

A Ostia antica, ce marbre défiguré m'évoque un tableau de De Chirico (1888 - 1978) et vous montre une fois encore le lien étroit que la photo entretient avec la peinture.

La ruine nous invite aussi à la mélancolie. A Lecce (photographie p.55 de *Imaginaire des ruines)*, dans les Pouilles (l'Apulie romaine), cette sculpture abandonnée à même le sol dans le théâtre grec suggère cette idée d'abandon, de destruction lente et indifférente contre laquelle notre époque lutte en enfermant la statuaire dans les musées (nous privant ainsi de la poésie des statues laissées sur site).

Déchiffrement, renaissance, mélancolie, cette photographie anonyme de la mise à jour de l'Antinoüs de Delphes (30/10/1894) qui est sans doute la première dans mon Panthéon (photo p.80 de *L'esprit des ruines*) renouvelle notre interrogation sur le profond mystère de la ruine: comment cette statue a-t-elle pu être oubliée, abandonnée ? Nous mesurons sur ce cliché les strates de terre fouillée, les ensevelissements successifs qui surplombent la statue sortie de sa gangue de terre. Les ouvriers regardent le photographe et semblent faire une haie d'honneur fantomatique à l'Antinoüs qui ressuscite et semble plus réel que ses « exhumateurs ».

Dans mon panthéon, il y a aussi Herbert List (1903-1975), que je voudrais vous faire connaître. C'est un photographe allemand de l'agence Magnum, un esthète qui a fui l'Allemagne nazie et s'est réfugié en Grèce, terre qui a illuminé son destin. Il y découvre les ruines avec un regard plein de poésie et de pureté. A la fin de la guerre, il photographie les décombres des grandes villes allemandes bombardées avec la même sensibilité et la même intensité. Cette photo (p.37 de *L'esprit des ruines*) repose sur un jeu de références très subtil et relie l'antiquité aux tragédies de l'histoire contemporaine. Dans l'école des Beaux-Arts de Munich dévastée et enneigée, les bronzes d'Herculanum côtoient les boucs d'Arcadie, mais le groupe sculpté est l'œuvre d'un sculpteur nazi. Dans ce cliché pris en 1946, les ruines du passé et de la dernière guerre mondiale se confondent, le temps est aboli.

Pour l'édition chez Gallimard de l'*Antigone* de Sophocle, j'ai été amené à relire le théâtre de Sophocle à la lumière de la photo d'Herbert List, *l'esprit du Lycabette* (1937). C'est une image d'inspiration surréaliste qui met à distance le mythe d'Antigone.

Herbert List, *l'esprit du Lycabette (1937)*

Comment déchiffrer l'image avec des mots ? Voici les premières lignes de mon « exercice de style »:

« Se découpant sur un ciel diaphane, un drapé blanc se dresse entre des rochers. Aux triangles du corps, dessinés par d'immaculés voiles que soulève une brise infime, répondent les contours déchiquetés de la pierre, lignes fuyantes qui s'échappent vers les angles comme pour mieux laisser entrer le ciel dans l'image. Aux ombres opaques et informes enfermées dans les aspérités, fait écho le rectangle pur d'un miroir qui occupe le centre de la photographie.

La courbe légère du sol — seule ligne d'horizon — se brise pour mettre en valeur la base massive d'un corps qui, privé de pieds comme tant de statues antiques ressurgies de terre, semble prêt à léviter.

Homme ou fantôme ? Sans ce bras - qui pourrait être de marbre - et ces cheveux - striés de lumière -, tout laisserait croire à l'apparition d'un messager des dieux, esprit immatériel ou spectre masqué, qui reflète pour tout visage, au lieu du rayonnant Apollon le ténébreux Hadès. »

Telles sont les sources de mon inspiration, voyages, rencontres, souvenirs fondateurs qui ont construit ma sensibilité artistique. Je vous propose à présent un voyage sur le pourtour de la Méditerranée, un regard sensible sur les ruines de l'Italie, la Sicile, la Grèce, la Turquie, la Syrie, le Liban, la Jordanie, la Libye, la Tunisie, l'Algérie et la France.

2. Regard sensible autour de la Méditerranée antique

A 20 ans, mon souci était de situer le monument hors du temps. Dans ce cliché de la *Tour des vents* à Athènes (p.42 de *L'esprit des ruines*), le cadrage adopté présente le monument comme intact, tandis que les gravures des voyageurs du XIXème siècle nous ramènent à un temps qui n'est plus. Ces images qui m'ont fait rêver, je tente inconsciemment de les recréer.

La lecture de textes antiques guide aussi mon regard :

En lisant *les Métamorphoses ou l'âne d'or* d'Apulée (vers 123 ap. J.C.-vers 170), en Lybie, je suis tombé sur cette citation (livre IX, 4, 4) : « Nous finîmes par nous arrêter dans un village **construit parmi les restes à demi ruinés d'une ville dont les habitants disaient qu'elle avait été autrefois florissante** » (Devertimus ad quempiam pagum urbis opulentae quondam, ut me memorabant incolae, inter semiruta vestigia conditum.).

Cette petite remarque nous indique que, pour les Anciens aussi, côtoyer des ruines était naturel et que la fragilité des cités et des civilisations leur était une idée familière.

Célèbre aussi est cette citation de Thucydide, dans le premier livre de *La Guerre du Péloponnèse* :« S'appuyer sur le fait que Mycènes était petite et que son importance ne semble pas alors égaler celle de telle autre ville serait invoquer un argument insuffisant, trompeur, pour refuser de croire que l'expédition de Troie n'eut pas l'importance que les poètes et la tradition lui ont reconnue. Admettons que la ville des Lacédémoniens soit détruite et que subsistent seulement les temples et les fondations des constructions de toute sorte, la postérité, longtemps après, mettrait vivement en doute que la puissance des Lacédémoniens a égalé leur renommée. Pourtant ceux-ci, sur les cinq parties du Péloponnèse, en habitent deux ; ils commandent au Péloponnèse entier et à de nombreux alliés au dehors ; néanmoins, comme leur ville n'est pas bâtie pour former un ensemble, comme elle ne montre ni temples ni constructions magnifiques, comme les habitants sont dispersés en bourgades selon l'antique habitude de l'Hellade, elle paraîtrait inférieure à sa réputation ; en revanche, **si Athènes subissait le même sort, à en juger sur l'apparence, on lui attribuerait une puissance double de celle qu'elle a réellement.** » I, X .

(Ἀθηναίων δὲ τὸ αὐτὸ τοῦτο παθόντων διπλασίαν ἂν τὴν δύναμιν εἰκάζεσθαι ἀπὸ τῆς φανερᾶς ὄψεως τῆς πόλεως ἢ ἔστιν.)

Ce texte prend une signification nouvelle aujourd'hui, pour nous qui sommes en perpétuelle quête de références au lieu de vivre l'instant. C'est bien cette Athènes de Thucydide que je recherchais à vingt ans à travers mon objectif.

Ferrante Ferranti, *le Théséion*

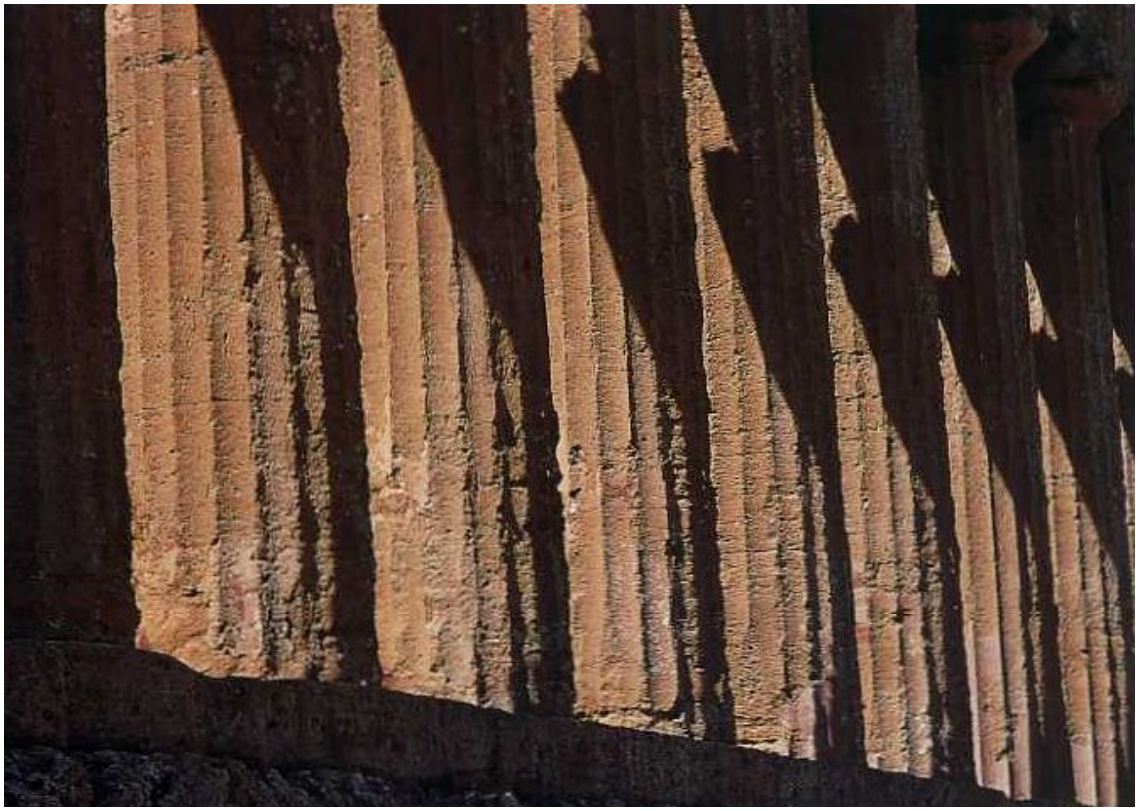
Ainsi, *le Théséion* est l'une de mes premières photos de Grèce (p.44 de *L'esprit des ruines*). Situé sur le site de l'Agora grecque, le temple d'Héphaïstos, aussi appelé Théséion à cause des fresques représentant les exploits de Thésée, est sans doute le monument de cette époque le mieux conservé d'Athènes, voire de Grèce. Le fait qu'il n'ait jamais contenu aucune richesse y est sans doute pour quelque chose. Les pilleurs l'ont épargné. Construit à la même époque que le Parthénon, au Ve siècle av J.C, il abritait une statue de bronze d'Héphaïstos, patron des artisans, dont les échoppes étaient situées dans les quartiers proches de l'Agora, ainsi qu'une autre statue à l'effigie d'Athéna, également considérée comme patronne des artisans. Dans ce cliché, c'est aussi l'intemporalité que je recherche.

J'aimerais vous conseiller la lecture d'un ouvrage qui traite de l'ordre dorique exclusivement : *L'ordre grec* (1958) de François Cali dont je collectionne tous les livres chez Arthaud, mais il est difficile à trouver. Les héliogravures de ces années 60 sont d'une pureté remarquable, elles ont inspiré *Les Pierres sauvages* de l'architecte Fernand Pouillon (1912-1986).

Le seul traité d'architecture qui nous soit parvenu de l'antiquité est celui de Vitruve (1er siècle ap. J.C.) : *De architectura*, composé de 10 livres dont deux sur l'esthétique sont particulièrement confus. Tous les grands architectes de la Renaissance s'en sont inspirés, comme l'érudit Leone Battista Alberti (Gênes,1404 – Rome,1472), Sebatiano Serlio (Bologne, 1475 – Fontainebleau, 1554), ou encore Andrea Palladio (Padoue, 1508 – Vicence, 1580). A la Renaissance, naît l'idée que les Grecs étaient des architectes sensibles, tandis que les Romains ne seraient que des bâtisseurs.

Les ruines tirent leur poésie du cadre naturel dans lequel elles s'élèvent, ainsi ma photographie de l'Erechteion en vue d'ensemble (p.40-41 de *L'esprit des ruines*) met-elle l'accent sur le légendaire olivier d'Athéna. Je suis, là aussi, sans doute inspiré par les peintures du XIXème siècle qui montrent l'Acropole esseulée dans un cadre bucolique.

Mais voici un plan rapproché sur les colonnes blessées du Parthénon (p.43). Ces stigmates sont le fait des hommes, les éclats de la guerre. Le Parthénon a longtemps gardé une fonction religieuse que ce soit sous domination grecque, romaine puis Byzantine puisque l'édifice devient une Église dédiée à la Vierge au VIe siècle. Plus tard, en 1687, lors de la guerre contre les Turcs, ces derniers avaient entreposé de la poudre dans l'édifice. Une canonnade vénitienne provoqua une explosion qui détruisit tout le centre du Parthénon. Celui-ci devint une mosquée jusqu'en 1749 avec l'adjonction d'un minaret. Au début du XIXe siècle, Lord Elgin dépeça le Parthénon de la majorité de sa décoration sculptée pour l'envoyer à Londres. Aujourd'hui, il faut aller au Louvre, au musée d'Athénes et au British Museum si l'on veut voir l'ensemble restant de la décoration des frises et frontons de l'un des plus beaux édifices antiques. Vous savez sans doute que depuis 2000 un énorme chantier de restauration a été entrepris - on reconstruit les parties manquantes du temple-, nous aurons un Parthénon tout neuf, c'est à dire « virtuel ». Comment lit-on la pierre aujourd'hui ? Aucune place n'est laissée à l'imagination. Pour moi, « Athènes, c'est bien terminé ! »



Ferante Ferranti, *Le temple de la Concorde à Agrigente*

Si je devais vous donner un conseil pédagogique, j'insisterais pour que vous commenciez par des photographies de détail. Par exemple pour le temple de la Concorde à Agrigente (p.56-57 de *L'esprit des ruines*), jamais restauré, commencez par le plan rapproché (p.58) avant d'en présenter la splendeur dans le cadre naturel et printanier de la vue d'ensemble. La cella transformée en église chrétienne apparaît entre les colonnes doriques : bel exemple de métissage !

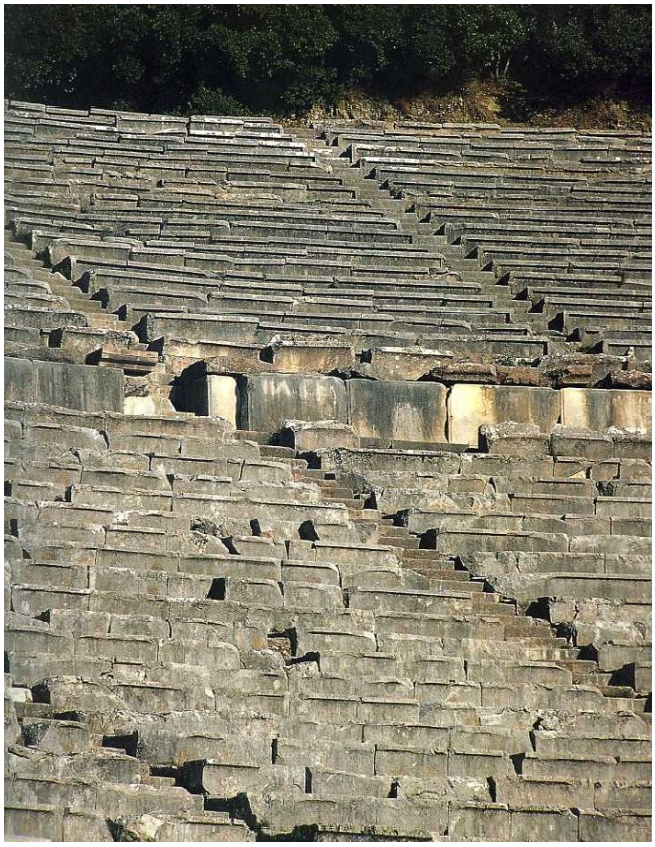
Les sept temples de Sélinonte, en Sicile toujours, constituent l'un des plus grandioses ensembles de la Grande Grèce, mais ils ne sont pas attribués avec certitude, à part le temple de Zeus (p.59 de *L'esprit des ruines*): merveilleux chaos que l'on ne redressera jamais. A nous, par la force de notre imagination, de lire ses fragments. Voici les temples de Ségeste et de Sélinonte (p.60-61 de *L'esprit des ruines*) dont l'architecture épouse la nature qui y est reine.

Revenons en Grèce, à Olympie (p.48 de *L'esprit des ruines*), pour illustrer cette idée de nature qui reprend ses droits, cet amas de fûts renversés mêlés de lierre séché qui laisse des écritures indéchiffrables.

A Corinthe (p.50 de *L'esprit des ruines*), ma tête était pleine de références bibliques. Pour ce cliché du temple d'Apollon, je me souviens m'être livré à une longue réflexion sur les contraintes du cadrage (j'en étais à mes balbutiements). Comment détacher les colonnes de la pierre de l'Acropole (l'Acrocorinthe qui surplombe les ruines) ? Ces fûts doriques sont issus de la même pierre, cela peut se justifier. Je ne prendrais pourtant pas aujourd'hui la même image.

Cette citerne de l'île de Délos (p.44 de *L'esprit des ruines*) est l'une de mes premières photos, j'ai passé une demi-heure à analyser les formes, les reflets, les lignes et j'ai usé un rouleau de diapositives.

Enfin le théâtre d'Epidaure (p.45 de *L'esprit des ruines*), un choc incroyable à cause de la perfection du lieu. Maria Callas y avait chanté *Médée*. Le lieu semblait encore vivant.



Ferrante Ferranti, *le théâtre d'Epidaure*

Ces contraintes qu'impose le cadrage, vos élèves les ont perçues et j'ai été très touché par leurs commentaires. Surtout par celui qui demande à quoi bon prendre une photographie qui ne montre pas le théâtre en entier (exposé de Mme Claire Bosc dans ces Actes)! Dans cette photographie du théâtre d'Aspendos[2], en Turquie (p.62-63 de *L'esprit des ruines*), le sentiment de solitude que les élèves ont ressenti doit nous rappeler que nous nous projetons dans l'image et que c'est le cadrage choisi qui guide le spectateur. Ce jour-là, le théâtre était plein de touristes, et comme j'étais dans l'exigence absolue d'intemporalité, j'ai attendu longtemps avant de prendre mon cliché. Je m'étais placé dans le seul endroit possible, en bout de galerie, pour avoir les ombres projetées. Vous remarquez le filet noir qui entoure la photographie, c'est Piranèse qui m'a appris cette exigence d'écriture : le cadrage éclaire et guide le regard.

2 théâtre gréco-romain, construit par l'architecte local Zénon sous le règne de Marc-Aurèle, l'un des mieux conservés du monde romain : son mur de scène, sa cavea sont en excellent état : même la galerie supérieure sous arcades est parvenue jusqu'à nous pratiquement intacte

Toujours en Turquie, à Perge (p.84 de *L'esprit des ruines*), on retrouve la même composition dans cette photographie en noir et blanc: au premier plan, un chaos de fragments et au fond les vestiges d'une cour intérieure à niches qui n'a pas été restaurée.

Vous avez travaillé aussi avec vos élèves sur cette photographie de Carthage (Tunisie) : les Thermes d'Antonin (p.105 de *L'esprit des ruines,* exposé de Mmes Guy et Leseul dans ces Actes). J'ai apprécié le rapprochement avec la photographie de G. Dagli Orti, parce que l'angle de prise de vue n'est pas le même et que c'est une belle photographie. J'ai relevé aussi que vos élèves aient vu les barbelés en arrière plan, j'aurais pu me baisser un peu pour les escamoter, mais je souhaitais leur présence. C'est une prise de vue frontale, il n'y a pas de contre-plongée, le mouvement d'élévation de la terre vers le ciel est conditionné par la longue colonne du fond. J'ai trouvé ici le chapiteau corinthien vainement recherché à Bassae : on a envie de le prendre et de le poser sur la colonne brisée!

Autre exemple de métissage : ce temple à Dougga en Tunisie (p.104 de *L'esprit des ruines*) a été dédié à Saturne puis à Baal Hammon, métissage des civilisations punique et romaine ...

Les ruines à l'abandon ont ma préférence, vous l'avez compris, elles sollicitent notre imaginaire !

En Lybie, à Cyrène, je vous propose encore un exemple de métissage, sur cette stèle renversée, on peut lire en grec et en latin un hommage à Trajan et à Hadrien. Ces deux empereurs ont transformé l'agora en forum. Cyrène était une grande colonie grecque qui devait sa richesse au sylphion, plante disparue aujourd'hui mais qui avait de grandes vertus. C'est aussi un lieu de mythe, puisque c'est ici qu'Eurydice, poursuivie par Aristée, a été mortellement mordue par un serpent.

Cette photo du Quartier de l'Apollonion, à Cyrène toujours (p.55 de *L'esprit des ruines*), tient du miracle, puisqu'Apollon a bien voulu transpercer les nuages afin que je fasse ma photo en cet après-midi d'avril orageux. Les ruines y acquièrent un aspect tragique bouleversant. Enfin dans l'atrium de la résidence du grand prêtre d'Apollon, cet agalma (p.54 de *L'esprit des ruines* -seule fracture horizontale de tout le livre, comme l'ont remarqué les collégiens de Mandelieu !-) cette statue laissée sur site nous permet de reconstituer par l'imaginaire ce qui n'est plus.

Voici un bel exemple de temple archaïque grec en bon état, le temple de Zeus à Cyrène (p.51 de *L'esprit des ruines*), remarquez les arbres qui font pendant à la colonnade. Les colonnes comme des arbres ou les arbres comme des colonnes.

Comparons à présent deux photos du forum de Cyrène (p.52-53 de *L'esprit des ruines*) . Nous sommes à l'aube, pendant quelques minutes, une lumière vient plaquer sur la muraille ce que l'on ne voit pas. J'ai pris le même cliché mais en noir et blanc, c'est une relecture plus abstraite, plus intemporelle: on transcrit l'invisible par le visible ...

Les transformations architecturales, les reconstructions sont parfois fascinantes...

Leptis Magna*,* en Libye*,* est un exemple d'urbanisme prodigieux, le plus harmonieux qui soit. Elle est la patrie de l'empereur Septime-Sévère. Il favorisa sa cité natale, notamment en bâtissant de somptueux

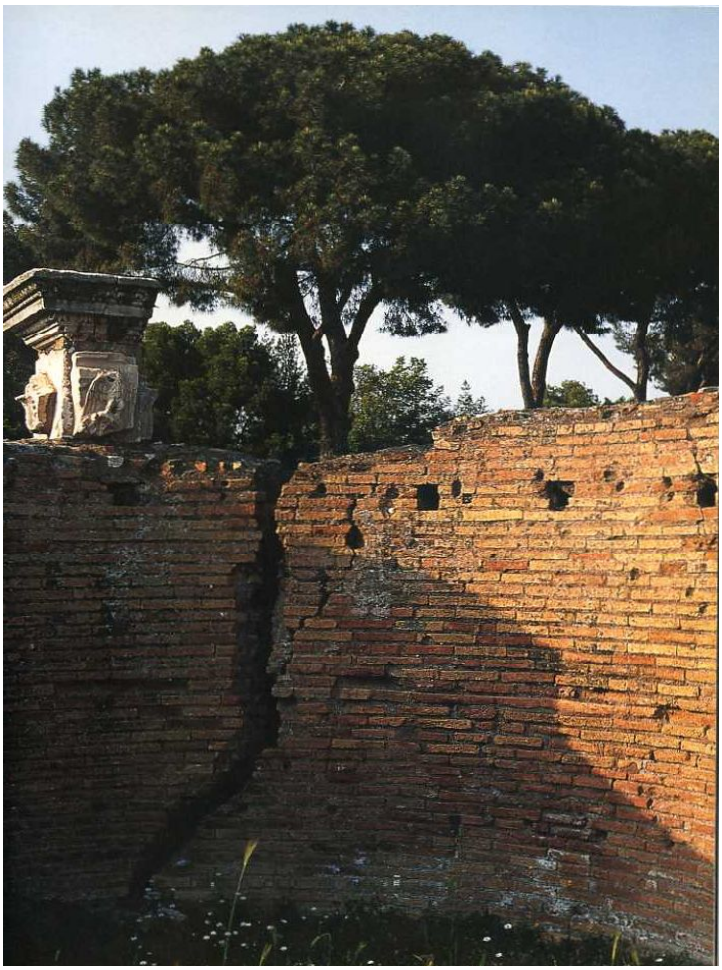
monuments, qui en firent l'une des trois plus belles villes africaines, rivalisant avec Carthage et Alexandrie. Dans la basilique qui porte son nom, nous avons les plus belles frises du monde antique qui narrent les travaux d'Hercule (p.101 de *L'esprit des ruines*).

Voici les marchés, tels qu'ils sont aujourd'hui, la photo a quatre ans (p.101-102 de *L'esprit des ruines*). La particularité de la cité est qu'elle a été détruite par un tremblement de terre en 355 et s'est ensablée peu à peu. Jamais n'ont été entreprises de véritables fouilles. Le roi de France y a cependant envoyé un consul pour prélever des colonnes de marbre et de porphyre. En 1686, Claude Lemaire obtint du sultan de Constantinople l'autorisation de faire déposer 200 colonnes de marbre de Leptis Magna et de les expédier à Versailles, où Louis XIV était en train de transformer le château. Une grande partie de ses marbres de couleurs furent débités pour réaliser les dallages et placage de marbre du château, probablement dans le grand appartement, l'appartement des bains puis la Galerie des Glaces. En 1704, quatre autres de ces colonnes, restées en réserve, furent utilisées pour soutenir le baldaquin du grand autel de l'église de Saint-Germain-des-Prés, ensemble monumental détruit à la Révolution. Héritage encore dans l'art baroque français de l'antiquité romaine. Pendant la colonie, les Italiens ont dégagé quelques sites à partir de1921.

Près des thermes d'Hadrien, un nymphée, une immense fontaine (p.99 de *L'esprit des ruines*) et une partie du forum (p.98 de *L'esprit des ruines*) avec des têtes de Méduses intégrées dans les portiques, ici aussi, tout est intact, sans tentative de reconstitution.

Cette basilique a été transformée en église par les Byzantins, il en reste le baptistère et la chaire. Sur cette image (p.100 de *L'esprit des ruines*), nous pouvons voir comment l'architecture a été adaptée en respectant l'équilibre des volumes et des accès, en créant un espace triangulaire. Sur la gauche, nous accédons au baptistère et par la porte de droite au forum. Je vous invite à consulter un plan de la cité ...c'est d'une clarté extraordinaire ! Les ruines de Libye sont peut-être les plus belles ruines de la Méditerranée!

Mais revenons en Italie, pour nous demander comment rendre compte par la lumière de l'architecture des ruines, de l'hémicycle du marché de Trajan par exemple (p.72-73 de *L'esprit des ruines*) C'est cette rencontre avec une mouette qui donne vie à ce lieu, qui rend « les pierres vivantes », comme le nid dans le vestibule du tombeau d'Alexandre le Grand.



Ferrante Ferranti, *Le mont Palatin*

Sur le mont Palatin, la fracture toujours ...et le temple d'Apollon, mon dieu antique préféré ...Je ne reviendrai pas sur l'analyse de l'image fort bien commentée par les élèves qui me prouvent encore une fois leur capacité à entrer dans l'image lorsqu'ils sont portés par la passion d'un professeur (p.83 de *L'esprit des ruines* et exposé de Mme Kuzminac dans ces Actes).

Cette image d'un chemin à Ostia antica m'amène doucement à Piranèse (p. 79 de *L'esprit des ruines*). Comment, par le cadrage, amener le spectateur à se glisser dans l'image, à voyager dans cette cité tout aussi évocatrice que Pompéi ? Ces fûts (p. 78 de *L'esprit des ruines*) comme des escaliers, nous donnent envie de nous élever dans l'espace: remarquez les coquelicots, signes de vie dans ce chaos minéral.

Pompéi est un lieu précieux par tous les détails qu'il nous offre : ainsi cette fresque, avec le masque de la tragédie qui nous rappelle l'héritage grec et tout ce qui disparaît, s'efface peu à peu. Et ce guépard, splendide, hiératique, évoque le sphinx des mythes (p.66-67 de *L'esprit des ruines*). La légèreté et la grâce de cette civilisation s'expriment aussi dans ces deux fresques (p. 70 de *L'esprit des ruines*) : les dieux et les masques représentés de manière réaliste et cet Éros qui flotte, ancêtre de nos anges, expriment, plus que l'héritage, la continuité de nos représentations.

Et ce bronze au regard hagard qui a été laissé sur le forum (p.68-69 de *L'esprit des ruines*) témoigne de la pérennité de cette civilisation, du dialogue que nous entretenons encore avec elle.

Complétons notre voyage en passant par la Jordanie pour vivre une émotion unique. Tout le monde connaît le site de Pétra en Jordanie (p.88 de *L'esprit des ruines*), même sans y être allé. C'est le moment fugitif où la lumière glisse sur la pierre, entre 9 heures et 9 heures 20 en octobre, et qui donne ce sentiment d'incroyable profondeur, de surprise. Le nom du tombeau nabatéen, « Khazneh », signifie "trésor" et vient de la croyance bédouine affirmant que le pharaon, ayant chassé les juifs, cacha son trésor dans une urne, en fait, l'urne funéraire d'un roi ou d'une reine. Il convient de rappeler ces histoires mêlées (légendes, histoire, archéologie) pour donner une épaisseur à l'image.

L'image précédente est graphique et intemporelle, celle-ci nous ramène à la réalité (p.89 de *L'esprit des ruines*). Le grès rouge érodé par le temps du tombeau de Sextius Florentinus (gouverneur d'Arabie au temps d'Hadrien) dessine des plumes d'oiseau et nous rappelle que la nature reprend ses droits : la forme est encore lisible, mais sur le point de disparaître à jamais. Les tombes de Pétra, sur cette autre photographie (p.86-87 de *L'esprit des ruines*), forment un étagement et semblent se hisser au sommet de la falaise. Ce génie architectural nous invite à relire le temps, la lumière et l'espace.

Il y a deux endroits où l'on peut trouver ce que l'on pourrait appeler des colonnes «torsadées », Apamée en Syrie (p.94 de *L'esprit des ruines*) et Tipasa en Algérie. Les plus belles sont celles d'Apamée (l'hellénistique Pella) et ornent la grande colonnade du cardo romain. Elles ont été redressées, mais qui peut nous dire si elles étaient ainsi disposées, si elles étaient dans le même sens ? Par les jeux de lumière, on est au cœur du « baroque grec », selon la théorie d'Eugenio D'Ors y Rovira (1882-1954) des cycles artistiques au sein de chaque civilisation. Voici la « vraie » colonnade d'Apamée (p.95 de *L'esprit des ruines*) en plan large qui s'étend sur deux kilomètres.

Grâce à cette photographie de Palmyre (p.90-91 de *L'esprit des ruines*), colonnade et tombeaux, vous pouvez sensibiliser les élèves à l'architecture, en leur apprenant à reconnaître l'espace public de l'espace de la mort, en leur apprenant les termes d'architecture, telle la notion d' « élévation ».

Deux images du temple de Jupiter à Baalbek (Liban), l'une en noir et blanc, format carré (p.107 de l'*imaginaire des ruines*), l'autre en couleur (p.96 de *L'esprit des ruines*) vont vous permettre de comprendre comment un même monument- ici une colonnade- peut être lu de deux manières différentes. Dans la première, au premier plan, s'impose un morceau de frise énorme à têtes de lions, frise que l'on retrouve à vingt mètres de hauteur au sommet de la colonnade. Cet élément aide à la relecture, à la reconstitution de l'architecture. Dans la seconde photographie, cette frise est en contre-jour et met en valeur la démesure de la colonnade qui se détache dans le bleu du ciel. Ici, c'est la poésie, dans le sens étymologique de création, qui domine. C'est une question d'écriture, de choix photographique.

Dans le temple d'Héliopolis, dit de Bacchus, au Liban toujours, je me suis émerveillé par la colonne appuyée sur la paroi, le tremblement de terre l'a mise ici, personne n'y a touché. Tout est là, la base, le chapiteau au sol : jusqu'à quand tiendra-t-elle ? L'absence de restauration permet la projection imaginaire. En revanche, dans cette photographie du même temple (p.97 de *L'esprit des ruines*), vous pouvez voir les premières colonnes « unificatrices d'ordre » que nous connaissons. Francesco Borromini, grand architecte et sculpteur romain du XVIIème siècle (Le Tessin 1599 – Rome, 1667), fasciné par les gravures de voyageurs

au Liban, a découvert l'importance de ces colonnes unificatrices et les a intégrées à l'architecture baroque de son temps. D'ailleurs, ce temple est considéré par des historiens d'art comme le « premier exemple d'architecture baroque romaine ». Bel exemple d'héritage !

Cette colonne torse trouvée à Tipasa en Algérie (qui est sur l'affiche des Journées de la CNARELA 2008) m'a procuré une grande émotion, car c'est la seule qui réponde à celle d'Apamée. Elle est isolée, il n'y a rien autour, pas de chapiteau ou d'autres fragments. On peut rêver qu'elle a été apportée de Syrie ...

Ferrante Ferranti, *Colonne torse, Tipasa en Algérie*

J'insiste, je vous conseille avec les élèves de partir, par exemple, de cette colonne, puis de passer à cet autre cliché qui montre un bout de basilique se découpant sur la mer pour finir avec ce plan large qui dévoile l'incroyable beauté de ce lieu : un moment de grâce, il a plu toute la journée, et au dernier moment le miracle d'une embellie, avec ce pêcheur au loin qui donne vie au lieu. Ces photos peuvent et doivent être accompagnées de la lecture de *Noces* et *Retour à Tipasa* d'Albert Camus, les deux textes sont importants, l'un heureux, célébrant la vie et le soleil, l'autre plus mélancolique, il y fait gris, l'auteur a vieilli, le site est entouré de grillages...

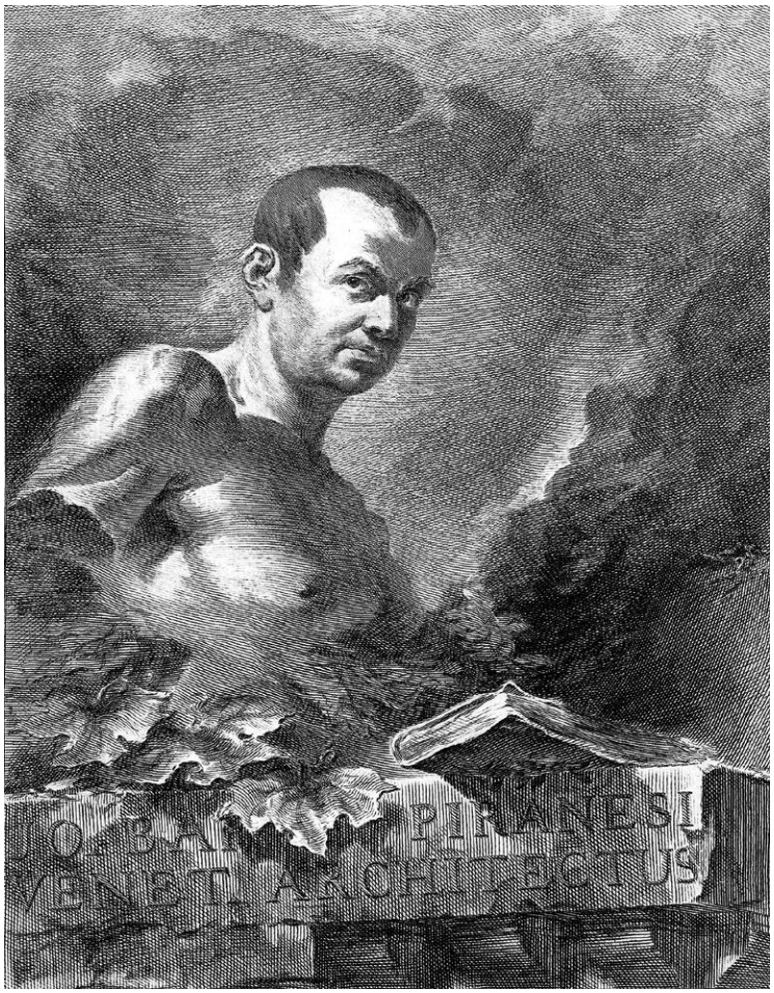
La tour carrée de Nîmes est un rare exemple d'intégration d'un monument ancien dans l'urbanisme contemporain, un vestige qui demeure lieu de vie !

3. « Le Cerveau noir » de Piranèse

Un regard sensible s'enrichit de références historiques, littéraires, architecturales et picturales. Giovanni Battista Piranesi, dit Le Piranèse, né en 1720 à Mogliano Veneto, près de Trévise, appartenant alors à la République de Venise, et mort à Rome en 1778, architecte, puis graveur, va vous le démontrer une fois encore.

Cette expression « le cerveau noir », Marguerite Yourcenar l'emprunte à Victor Hugo pour désigner ce grand artiste dans *Sous bénéfice d'inventaire*. Piranèse va nous aider à franchir une étape dans la lecture de la photographie.

La source, c'est la Via Appia, lieu qui nous invite à méditer sur les tombeaux et le temps (p.82 de *L'esprit des ruines*).



F. Polanzani, Portrait de Giovanni Battista Piranesi (1750)

Piranese se fait représenter en buste antique (p.36 de l'*Imaginaire des ruines*) et il met son nom en latin « PIRANESI VENET. ARCHITECTUS » sur un morceau de console à l'antique. Pour lui, « inventer, c'est se souvenir ».

Ce dessin est très peu connu (p.38 de l'*Imaginaire des ruines*), reconstitution imaginaire de la Via Appia. Tout y est mêlé: les gloriettes, les temples, la pyramide. La définition de l'espace y est typiquement baroque, puisqu'elle répond au principe de la *veduta per angolo* (deux lignes de fuite, espace éclaté). Nous sommes donc dans un imaginaire qui s'appuie sur ses connaissances de l'antiquité. Ici encore, il conviendrait mieux de parler d' « héritage » que de « métissage ».

Piranèse, *ancien croisement de la via Andeatina*

Procédons en mettant en parallèle des photographies et des gravures, pour vous rendre sensibles à la notion à laquelle je tiens tant de **résonance.**

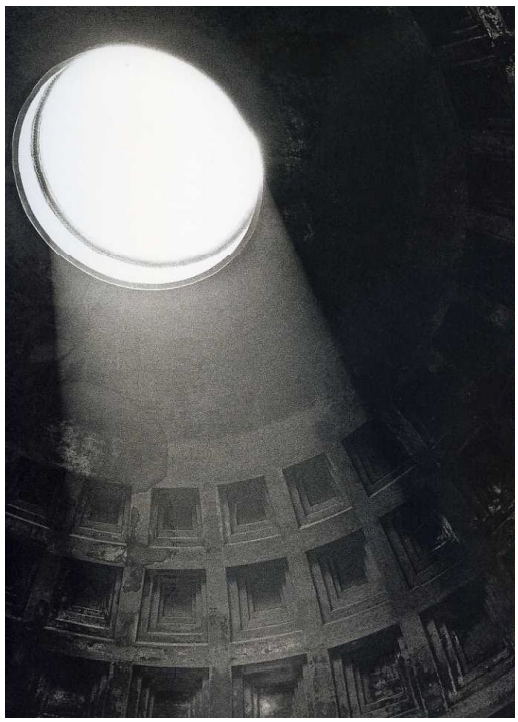
En première page d'un volume d'estampes d'architecture, le frontispice met l'accent sur un détail pour introduire des vues d'ensemble, pour donner le ton. Voici un détail de la photo de Carthage étudiée précédemment (p.105 de *L'esprit des ruines* et p.112 de l'*Imaginaire des ruines*). Le chapiteau corinthien illustre la notion de fragment et introduit la gravure de Piranèse : « Vue du temple de Jupiter tonans ».

L'exemple le plus frappant, c'est un tombeau près de la Porta Appia (p.66et 67 de l'*Imaginaire des ruines*), le tombeau de Caius Sextius. Exceptionnellement, j'ai fait cette photographie avec la gravure en mémoire. Dans celle-ci, la pointe de la pyramide qui touche le cadre est l'élément graphique qui détermine la vision.

Pourquoi Piranèse peut-il jouer un rôle si important dans notre connaissance de l'Antiquité ? C'est que, indépendamment des vues réalistes et de la transcription des ruines qui restaient à Rome à son époque, il est surtout connu pour les *Prisons* (*Carceri*) qui n'ont eu aucun succès quand il les a réalisées : elles étaient si visionnaires que les spectateurs de son temps en étaient déroutés. C'est Victor Hugo qui a été un des artisans de la redécouverte du génie visionnaire de Piranèse.

Comment faire le lien avec la Prison IX ?

Piranèse, Carcere IX. Prison. La roue géante



Ferrante Ferranti, *Panthéon Rome*

Comment ne pas y lire le Panthéon, lieu de métissage, s'il en est ? L'empereur Hadrien y attendait que la lumière passe par l'oculus (toujours ouvert) pour être divinisé comme un dieu grec.

Même rapprochement avec le fameux palais de Dioclétien à Split en Croatie (p.143 de l'*Imaginaire des ruines*). Au Moyen-Age, ce palais se transforme en village, en 615, lorsque les habitants s'y réfugient contre les invasions barbares.

Cette photographie de Jerash en Jordanie (p.138-139 de l'*Imaginaire des ruines*) nous propose la montée des escaliers romains, observez ce jeu d' équilibre des espaces avec l'échelle humaine figurée par le personnage en haut des marches. Nous pouvons la lire à la lumière d'une de mes gravures préférées, « Vestiges d'un portique couvert d'une villa de Domitien » (p.136-137 de l'*Imaginaire des ruines*), avec ce personnage qui nous montre le chemin à travers un édifice qui menace de s'écrouler à l'instant de le franchir.

Ou encore ce cliché et un dessin représentant un angle du théâtre maritime de la villa d'Hadrien, aujourd'hui et tel que l'a représenté Piranèse : on retrouve la même structure de la muraille, même si quelques pans sont effondrés.

Ou encore le fameux tombeau de Cecilia Metella que Piranèse a figuré une bonne dizaine de fois (p.64-65 de l'*Imaginaire des ruines*). C'était à l'époque le symbole du génie architectural des Romains dans la grande diversité des tombeaux.

Piranèse, *Tombeau de Cecilia Metella*

Ou encore le Portique d'Octavie, au cœur du ghetto de Rome, avec cette croix qui apparaît comme un élément incongru dans ce décor composite (p.97 de l'*Imaginaire des ruines*) . Mais dans cette gravure de Piranèse, nous retrouvons les deux colonnes du portique tel qu'il existe encore aujourd'hui.

Pour terminer, trois images :

« La Chambre des ruines » de Charles-Louis Clérisseau (1720-1820), que vous pouvez visiter au Couvent de la Trinité des Monts à Rome.

Charles-Louis Clérisseau, *La Chambre des ruines*

Un moine de la communauté, le père Lesueur, avait demandé à Clérisseau, ami de Piranèse, de concevoir sa cellule, alors qu'il était pensionnaire à l'Académie de France à Rome. Ce qui est intéressant ici pour des élèves, c'est le mélange des références antiques et chrétiennes. Cette chambre est la représentation en trompe-l'œil de l'étable de Bethléem où serait né le Christ. Je voudrais attirer votre attention sur le détail du perroquet (p.242 de *l'esprit des ruines*) qui me fait songer au motif de la ruine et de l'oiseau que l'on trouve dans les Psaumes et dans le soufisme (Attar et Roumi). Multiplicité des héritages et des références ...

Et enfin cette photographie, qui me touche parce qu'aujourd'hui tout a disparu (p.236 de *l'esprit des ruines*). J'ai découvert cette fresque à Beyrouth, en 1995, après la guerre, dans l'église Saint-Georges. Il s'agit d'une lutte manichéenne entre le bien et le mal, avec une inscription en grec annonçant la deuxième parousie, l'autre en arabe: la fresque, déjà bien endommagée exprimait toutes les sources de tension de notre monde.

Ainsi, en conclusion, nous sortons du cadre antique pour mieux réfléchir sur ce qui est la ruine de nos civilisations...

Ferrante Ferranti

Bibliographie

L'esprit des ruines, 2005, Editions du chêne.

Imaginaire des ruines, 2009, Actes Sud/Musée de Gajac de Villeneuve-sur-Lot/Base sous-marine de Bordeaux.

Antigone de Sophocle, Folioplus classiques, Gallimard, 2007.

Reproduction de photographies de Ferrante Ferranti avec l'aimable autorisation de l'artiste.